Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 138 (1993)

Heft: 5

Artikel: La décision d'augmenter la flotte de guerre dans l'Allemagne impériale. 2e partie

Autor: Aepli, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-345309

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La décision d'augmenter la flotte de guerre dans l'Allemagne impériale. 2.

Par le colonel Pierre Aepli [1]

L'argumentation stratégique

Tirpitz est conscient que son projet prendra quelque vingt à trente ans pour être mené à chef. C'est pour cela qu'il a cherché et réussi à neutraliser le Reichstag en le liant par des lois à long terme qui laissent le champ libre au gouvernement. Il sait aussi que le renforcement de la puissance navale allemande ne pourra qu'inquiéter la Grande-Bretagne. Sa stratégie, qui peut être énoncée en quatre temps, en tient compte.

Le premier, curieusement, repose sur sa conviction que les Anglais ne s'apercevront pas de la réalisation de son programme avant que celui-ci ne soit si avancé qu'il mette l'Allemagne à l'abri d'une attaque préventive de la Royal Navy. L'amiral estime que la période de danger durera jusqu'en 1904 ou 1905.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire, et c'est le second axiome de la stratégie de Tirpitz, sa fameuse théorie du risque (*der Risikogedanke*), que la flotte allemande soit équivalente à celle de l'Angleterre, il suffit qu'elle puisse, en cas d'engagement, couler assez de navires de la Royal Navy pour que cette dernière perde sa suprématie globale sur les marines de ses rivaux. Tirpitz est convaincu que la Grande-Bretagne ne prendra pas ce risque.

Cet équilibre relatif sera d'autant plus vite atteint, c'est le troisième volet du raisonnement, que l'Angleterre ne sera jamais en mesure, en raison de ses engagements mondiaux, de concentrer la plus grande partie de ses forces en mer du Nord pour y affronter les escadres allemandes.

Tirpitz conclut son analyse en estimant que, si un conflit devait quand même éclater, les forces navales britanniques attaqueraient immédiatement et que la bataille aurait lieu entre Helgoland et les côtes allemandes. Les navires allemands, protégés par des champs de mines, couverts par l'artillerie côtière et ne souffrant que d'un déséquilibre quantitatif relatif, pourraient, par leur supériorité technique et tactique, remporter la victoire ou du moins éliminer la menace que fait peser l'Angleterre sur l'expansion mondiale de l'Empire de Guillaume II.

Conséquences politiques du renforcement de la flotte allemande

La montée en puissance de l'Allemagne va provoquer un aménagement des alliances. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'Empire britannique ne s'est pas heurté au Reich dont les intérêts étaient purement continentaux. En revanche, la rivalité franco-anglaise est vive en Afrique et plusieurs fois la guerre a failli éclater entre les deux pays à cause de litiges coloniaux; en Asie, la Russie peut à tout moment menacer les possessions indiennes de la Reine Victoria et sa volonté d'accéder directement à la Méditerranée par les détroits inquiète Londres. La *Weltpolitik* de Guillaume II crée désormais un nouveau facteur de risque et modifie l'échiquier mondial.

La Grande-Bretagne, en 1898, a théoriquement le choix entre deux politiques: se rapprocher de la France et de la Russie pour faire pièce à l'Allemagne ou négocier avec celle-ci pour limiter l'extension des armements navals. La crise de Fachoda avec la France et les menées russes interdi-

[1] *Première partie, voir* RMS, *numéro de mars.*

Tonnages des marines de guerre des grandes puissances, 1880-1914

	1880	1890	1900	1910	1914
Grande-Bretagne	650 000	679 000	1 065 000	2 174 000	2 714 000
France	271 000	319 000	499 000	725 000	900 000
Russie	200 000	180 000	383 000	401 000	679 000
USA	169 000	240 000	333 000	824 000	985 000
Italie	100 000	242 000	245 000	327 000	498 000
Allemagne	88 000	190 000	285 000	964 000	1 305 000
Autriche Hongrie	60 000	66 000	87 000	210 000	372 000
Japon	15 000	41 000	187 000	496 000	700 000

sent à Londres toute alliance avec ces pays. C'est la raison pour laquelle le gouvernement britannique tente de parvenir à un accord naval avec Berlin. Il comprend mal la politique allemande; il estime qu'une flotte est un luxe pour la puissance continentale qu'est l'Allemagne, alors qu'elle est vitale pour la défense de ses propres intérêts. Il croit pouvoir faire comprendre sa position à l'Allemagne et lui propose plusieurs fois de signer un accord. Le gouvernement de Berlin veut le monnayer contre la participation de l'Angleterre au traité qui le lie à Vienne et à Rome. Craignant d'être entraîné dans un conflit continental, Londres ne donne pas suite. Il semble bien que Guillaume II n'ait pas été trop fâché de la rupture des pourparlers, car il s'était rendu compte qu'un accord avec l'Angleterre serait incompatible avec sa *Weltpolitik*.

L'échec des négociations provoque en Angleterre une vague d'hostilité envers l'Allemagne dont le développement économique et naval met en danger la suprématie britannique. Londres ne peut alors rester indifférent aux tentatives de rapprochement que poursuit le nouvel ambassadeur français à Londres, l'habile Paul Cambon. Les litiges coloniaux qui constituent la pierre d'achoppement entre les deux pays seront liquidés après la visite triomphale d'Edouard VII à Paris en 1903. L'Entente cordiale est née. L'Angleterre et la Russie vont également, en 1907, trouver un accord concernant les trois différends qui les opposent en Perse, en Afghanistan et au Tibet.

Dorénavant, France, Russie et Angleterre, réunies au sein de la Triple Entente, font face à la Triplice. La politique de Guillaume II a fait voler en éclats le système bismarckien. La Grande-Bretagne est alliée à la France et à la Russie. L'Allemagne est encerclée.

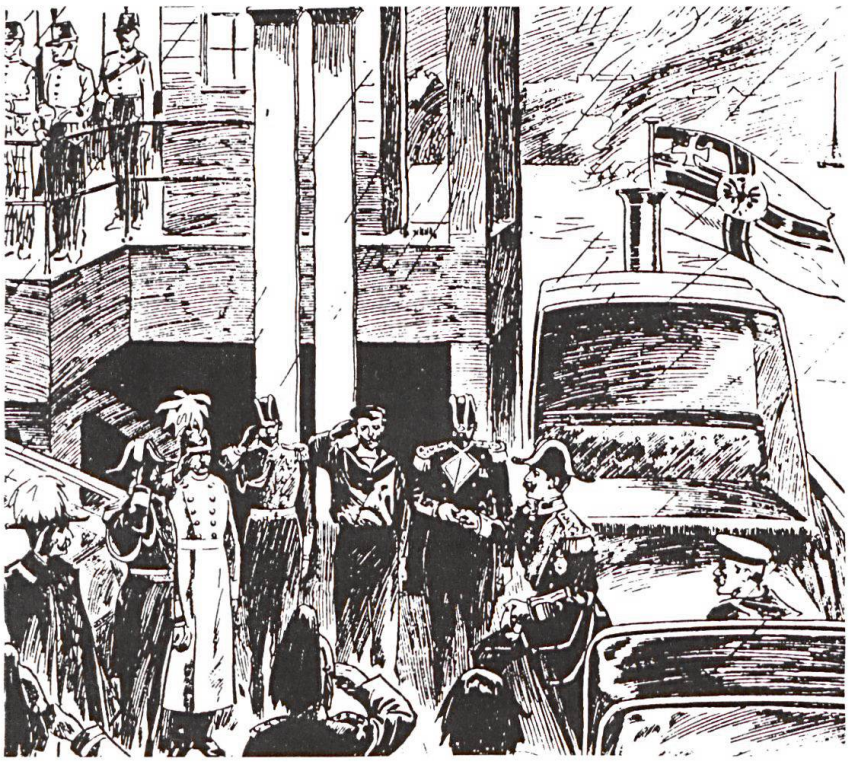
Conséquences militaires de la stratégie de Tirpitz

La suite des événements devait mettre en évidence les erreurs de Tirpitz. Si l'Angleterre n'avait effectivement pas réagi immédiatement à l'extension de la flotte allemande, l'échec des pourparlers avec Berlin et l'évolution de la situation internationale amèneront le cabinet britannique, dès 1902, à décider le renforcement de la Royal Navy pour maintenir sa politique du *Two Power Standard*[2]. La course aux armements navals était lancée.

[2] *Le* Two Power Standard *postule que la Royal Navy doit ête au moins aussi puissante que les deux plus grandes flottes qui la suivent.*

La supériorité anglaise ne fut pas simplement maintenue par ce programme de construction, mais bien accrue par le rappel dans les bases insulaires d'escadres affectées jusqu'alors à d'autres missions. Ainsi, contrairement à ce que Tirpitz avait cru, l'Angleterre avait pu diminuer ses flottes de Méditerranée et d'Extrême-Orient, car elle avait jugé que la défense des accès maritimes aux îles britanniques était devenue prioritaire. Le rapprochement avec la France et la Russie, comme les accords conclus avec le Japon et les Etats-Unis, lui permettaient d'ailleurs de réaffecter ses escadres sans mettre en danger ses intérêts.

La conviction de l'amiral que la Royal Navy attaquerait dès le début des hostilités et que la bataille serait livrée dans un secteur favorable à la flotte allemande s'avéra également erronée. Tirpitz avait mal lu Mahan et n'avait pas compris son concept de la maîtrise des mers. Pour le capitaine américain, il n'était pas nécessaire, pour l'atteindre, de détruire la marine de l'ennemi, il suffisait de garder le contrôle des voies maritimes et la capacité de faire face aux menaces qui pesaient sur elles. En conséquence, comme la Royal Navy était en mesure d'interdire aux navires allemands les passages de et vers la Mer du Nord, elle conjurait le danger qu'ils représentaient pour l'Angleterre et n'avait aucunement besoin de les détruire entre Helgoland et la côte allemande. Si la flotte allemande voulait affronter la Royal Navy, elle devrait quitter sa zone protégée et combattre en haute mer.



Voyage de Guillaume II en Angleterre. Gravure anglaise (Paris. Bibliothèque nationale).

L'élément fondamental de la doctrine de Tirpitz, sa théorie du risque, se retournait dès lors contre lui, puisque la dissuasion réelle qu'il avait créée à l'encontre de l'Angleterre l'amenait à éviter le combat et plaçait l'amirauté germanique devant un dilemme : livrer bataille en situation défavorable ou ne pas quitter ses bases pour ne pas être détruite mais en ne jouant plus aucun rôle dans la guerre. Après que la bataille du Jutland eut montré que l'Allemagne ne l'emporterait pas sur l'Angleterre, Berlin recourut uniquement à la lutte sous-marine. Les puissants cuirassés de Guillaume II n'avaient pas rempli leur rôle; ils avaient au contraire contribué à l'isolement de l'Empire.

Une dernière remarque: Tirpitz n'avait conçu aucune stratégie de rechange. Les qualités de rigueur et de méthode qui avaient fait son succès avaient paradoxalement provoqué son échec. Son incapacité à imaginer des variantes en fonction de conditions différentes de celles qu'il avait envisagées une fois pour toutes l'avait conduit à une impasse.

Cuirassés et avions de combat

L'acquisition des *F/A-18* ne saurait naturellement être jugée ou évaluée en

fonction du cas décrit ci-dessus. Néanmoins quelques aspects intéressants peuvent être relevés.

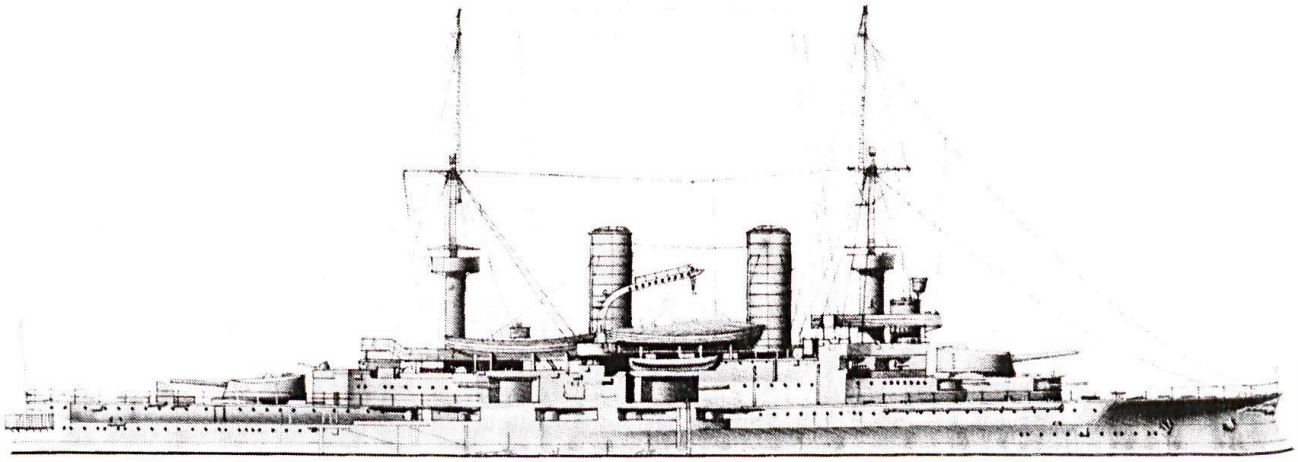
Le contexte international tout d'abord: l'Europe de 1890-1914 demeure la puissance dominante, même si les Etats-Unis sont en passe de devenir la première nation industrielle et que le Japon s'affirme en Extrême-Orient. Toutefois, seuls les pays européens jouent un rôle politique mondial. Cet état de chose va être ébranlé par l'expansion de l'Allemagne. Le problème se pose en des termes différents pour la Suisse: il comporte principalement des aspects de politique intérieure et ne modifie en rien l'équilibre international.

C'est l'intensité du sentiment de nécessité, tel qu'il est ressenti par les gouvernements et les opinions, qui différencie les deux situations. Dans l'Allemagne impériale, l'essor économique et démographique galvanise le pays. La volonté de Guillaume II de mener une *Weltpolitik* et les aspirations nationalistes de son peuple se rejoignent pour faire de la flotte le symbole de la prépondérance à laquelle l'Allemagne estime avoir droit. Dans la Suisse, frileuse et inquiète des années nonante, cette communauté de vues entre autorités gouvernementales, conscientes de la fragilité à moyen terme de la situation internationale, et citoyens plus sensibles aux aspects optimistes de celle-ci dans l'immédiat, n'existe pas. L'affrontement entre ces deux conceptions se cristallise sur les *F/A-18* qui revêtent de ce fait une fonction symbolique. Mais c'est un symbole qui sépare.

L'opinion publique joue, dans les deux cas, un rôle crucial. Pour l'empereur et Tirpitz, il s'agit de l'utiliser pour faire pression sur le Reichstag qui vote les crédits. En Suisse, il en va de même, mais c'est pour que le Parlement les refuse. La maîtrise de l'opinion publique chez nous est d'autant plus importante que cette dernière peut, par le recours au droit d'initiative, prendre directement la décision.

Il est donc capital que les défenseurs des projets convainquent l'opinion publique de la justesse de leur cause et on les voit, les deux fois, lancer de gigantesques campagnes d'influence. En Allemagne, ce sont les cercles dirigeants qui ont l'initiative alors qu'en Suisse les milieux d'opposants, très actifs, conservent l'avantage dont ils se sont emparés dès le début.

Une autre différence doit être signalée entre les deux processus : derrière le succès allemand, il y a un homme, Tirpitz, dont la foi et l'action, intelligente, méthodique et professionnelle, font aboutir le projet. Cette personnalisation n'existe pas en Suisse où il manque une âme au projet.



La 3e classe de cuirassés de la marine impériale allemande, la Wittelsbach, *avait le même armement que la classe* Kaiser, *aménagé différemment avec son premier pont ras et sa coque agrandie. Le cuirassage en acier cémenté Krupp remplaçait l'acier au nickel Harvey.*

Dans le domaine stratégique, faisons trois remarques. La première a trait à la dissuasion et au principe de cohérence. La théorie du risque de Tirpitz veut dissuader l'Angleterre d'affronter la flotte allemande en raison des pertes qu'elle subirait mais, bizarrement, la stratégie de l'amiral repose sur sa conviction que la Royal Navy, comme elle l'a toujours fait au cours des derniers siècles, se portera à l'attaque et permettra ainsi à la marine allemande de combattre dans la zone qui lui est la plus favorable. Les contradictions contenues dans le raisonnement allemand et la mauvaise appréciation des réactions de la Grande-Bretagne retourneront le *Risikogedanke* contre son auteur.

Le déroulement des événements montre que, pour être valable, une politique de dissuasion doit être cohérente avec la stratégie générale qui doit tenir compte des différentes menaces que peut faire surgir l'évolution d'une situation par définition changeante. Comme la dissuasion risque en outre de dégénérer en course aux armements, elle doit pouvoir être menée jusqu'au bout, c'est-à-dire disposer des ressources nécessaires, sinon ses promoteurs ne dissuaderont personne et ne feront que dilapider leurs moyens et affaiblir certains secteurs de leur défense.

Deux exemples viennent ici à l'esprit: celui des forces classiques françaises qui souffrent de la priorité accordée au nucléaire et celui des forces armées de l'URSS qui se sont épuisées à vouloir concurrencer l'initiative de défense stratégique de Ronald Reagan. Quelle que soit la valeur effective de cette dernière, elle a été au-delà des espoirs de son initiateur, puisqu'elle n'a pas simplement dissuadé son adversaire, mais qu'elle l'a mis à terre.

L'Angleterre, en choisissant de répondre aux constructions allemandes par la mise en chantier de deux bâtiments de guerre pour chaque nouveau navire allemand, en ne cherchant pas à détruire la flotte de Guillaume II, mais en se contentant de la neutraliser, a bouleversé les plans de Tirpitz et remporté la victoire en jouant sur leurs contradictions.

La seconde remarque a pour objet la flexibilité. L'échec de Tirpitz doit être attribué à la rigidité de ses conceptions. Son incapacité à prévoir les réactions de son adversaire et à préparer des plans de rechange a paralysé le magnifique instrument qu'il avait façonné. D'où le recours à la lutte sous-marine qui, menée avec succès sur les plans tactique et technique, conduira cependant l'Allemagne à la défaite en provoquant, par son inflexibilité, l'entrée en guerre des Etats-Unis. Ce manque de souplesse, corollaire de la précision et de la rigueur germanique, se retrouve d'ailleurs dans la primauté exclusive accordée au plan Schlieffen par le grand état-major allemand dans la préparation et la conduite des opérations terrestres.

La troisième remarque porte sur les liens qui existent entre puissance économique et puissance militaire [3]. La rivalité anglo-allemande est exemplaire à cet égard. C'est le développement de l'Allemagne qui pousse les cercles industriels et commerciaux à réclamer une flotte de guerre. La compétition entre les deux empires est principalement d'essence économique, mais la résolution du conflit est transférée sur le plan militaire.

Dans de tels cas, le potentiel économique des nations concernées détermine leur capacité de combat. On peut envisager trois hypothèses.

Celle où les adversaires disposent chacun, comme l'Angleterre et l'Allemagne en 1900, des ressources nécessaires à leurs ambitions. La compétition commerciale et industrielle provoque parallèlement, dans le domaine militaire, une course aux armements qui vise à assurer la prédominance de l'une des parties sur l'autre. Tôt ou tard, elle débouchera sur une guerre dont l'intensité et la durée seront fonctions du niveau de sophistication des armements et de la puissance économique des belligérants.

[3] *Paul Kennedy:* The Rise and Fall of the Great Powers. *Random House.*

La seconde montre l'un des adversaires, incapable de supporter l'effort financier exigé par la course aux armements, choisir de se dégager, comme l'URSS l'a fait face aux Etats-Unis, ou livrer bataille, comme le Japon à Pearl Harbor, avant que son ennemi ait acquis une trop grande supériorité. De tels conflits se dérouleront à un échelon d'intensité technique inférieur sans que, pour autant, la durée et la brutalité de la lutte soient réduites.

Le troisième cas est celui qui voit la compétition militaire provoquer l'épuisement mutuel des participants obligés de laisser place à de nouveaux concurrents. C'est l'exemple donné par les Européens à la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est peut-être le cas de l'Amérique aujourd'hui.

L'enseignement à tirer est que la stratégie pratiquée par un pays doit être adaptée à ses ressources et que ses moyens doivent être investis de telle façon que sa politique de défense soit cohérente, flexible et proportionnée afin qu'aucun secteur de cette dernière ne soit si privilégié qu'il pénalise les autres.

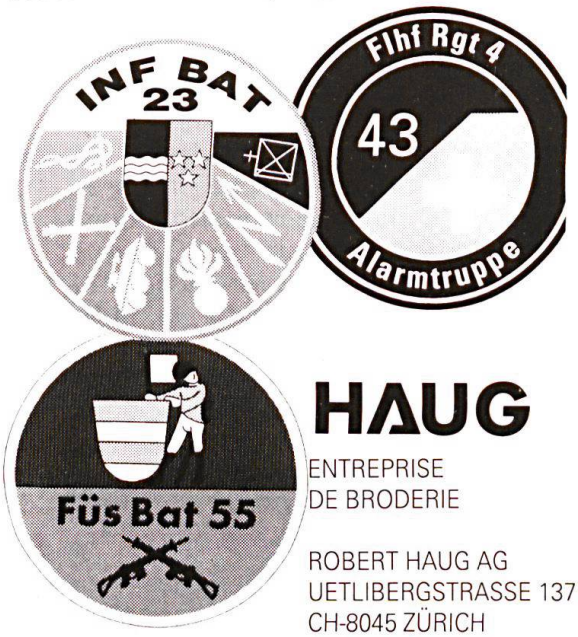
Conclusion

Il ne faut pas chercher dans cet article un avis autorisé pour ou contre l'achat de nouveaux avions de combat. Si l'analyse des facteurs qui ont d'abord assuré le succès des plans de Guillaume II et de Tirpitz puis, finalement, leur échec est riche en enseignements, elle ne saurait être appliquée sans précaution à une situation différente. Toutefois, la réflexion ne peut être que stimulée par les éléments de comparaison et de divergence que l'on peut retirer de l'étude du processus de la décision de renforcement de la flotte impériale allemande. Mais, comme le disait Kipling, «C'est une autre histoire». Je laisse au lecteur le soin de la conter.

P. A.

Insignes brodés pour les formations et les corps de troupe

autocollants et fanions imprimés



HAUG

ENTREPRISE
DE BRODERIE

ROBERT HAUG AG
UETLIBERGSTRASSE 137
CH-8045 ZÜRICH
TELEFON 01 462 58 21
FAX 01 463 57 47